

JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 17 juin 2006 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité Universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS et dont le thème était « Traduire le parler des bêtes ».

Après l'ouverture de la journée par Hélène Henry, présidente d'ATLAS, Marie-Claire Pasquier a proposé une conférence intitulée « ...Et pourtant, elles parlent ». Les participants se sont ensuite répartis dans les différents ateliers du matin : anglais 1 avec Antoine Cazé et anglais 2 avec Laurence Kiefé, grec ancien avec Myrto Gondicas et Marie Cosnay, écriture avec Cathy Ytak.

Elisabeth de Fontenay a inauguré l'après-midi avec une conférence intitulée « Le rameau d'or ou la langue des bêtes ». Puis les ateliers ont repris avec Claire de Oliveira pour l'allemand, Liliane Hasson pour l'espagnol, Alain Sarrabayrouse pour l'italien, Paul Lequesne pour le russe.

Heureux prolongement de la Journée de printemps : les deux conférences, celle du matin et celle de l'après-midi, seront publiées en miroir dans un même petit volume de la collection « Les Mille et une nuits ».

Paul Lequesne

Supercafard

La littérature russe est peuplée d'animaux. Ils surgissent parfois là où on les attend le moins, apportant au récit une couleur de conte très ancien, une familiarité toute païenne avec la nature, l'idée d'un monde où l'homme aurait reçu son nom des bêtes, au lieu du contraire. Il y a bien des ans, j'avais ainsi découvert, au détour d'une page de *Pas de jour sans une ligne* de Iouri Olécha, le nom d'Ilia Selvinski, auteur en 1932 d'une fabuleuse *Chasse au tigre*, que je rêvais de traduire un jour, où le fauve se trouvait décrit non par des mots, mais par une succession d'images enchaînées, avant tout peintes de mouvements, d'ombres et de couleurs violentes — vivant symbole de la nature sauvage au corps « partout incrusté de nielles », « ridé par le vent, indolent comme une oriflamme » et « redisant de son échine l'échine des montagnes »...

Le tigre... La figure était belle et noble et puissante, aussi avais-je résolu ce matin-là de la soumettre aux singuliers individus qui, au lieu de profiter du grand soleil où baignait Paris, avaient préféré s'enfermer dans un sous-sol de la maison Heinrich Heine pour y subir un atelier de traduction. Toutefois au dernier moment, un doute me vint : en fait de moustachu, un autre personnage légendaire m'était venu à l'esprit, un personnage présent dans toutes les demeures de Russie, et auquel depuis des siècles tout un peuple livrait un combat sans merci : le cafard.

J'avais justement entrevu la veille à la bibliothèque de mon quartier une jolie traduction qu'avait donnée en 2002 Marion Graf du *Tarakanichtché* de Korneï Tchoukovski, magnifiquement illustrée par Yassen Grigorov aux éditions La Joie de lire. Même si Tchoukovski semble être un habitué des ateliers de traduction, il me paraissait intéressant de tenter de relever le défi : faire mieux que Marion Graf, ou au moins aussi bien. De plus l'exercice

tournait ainsi à l'épure : aucune difficulté de fond, vocabulaire simplissime, syntaxe minimale, l'art de la traduction réduit à sa quintessence poétique.

Partagé néanmoins, j'apportai les deux textes à mes collaborateurs d'un jour. Il y eut vote. Et le cafard, comme il fallait s'y attendre, l'emporta sur le tigre.

Voici le début de Tarakanichtché :

Тараканище

Ехали медведи
На велосипеде.

А за ними кот
Задом наперёд.

А за ним комарики
На воздушном шарике.

А за ними раки
На хромой сокаке.

Волки на кобыле.
Львы в автомобиле.

Зайчики
В трамвайчике.

Жаба на метле...

Едут и смеются,
Пряники жуют.

Вдруг из подворотни
Страшный великан,
Рыжий и усатый
Та-ра-кан !

Таракан, Таракан, Тараканище !

En guise de préambule, il fut rappelé quelques évidences. Face à pareil texte, une multitude de choix étaient possibles, selon les contraintes auxquelles le traducteur se voyait soumis : allait-il écrire réellement pour des enfants, par exemple ? Avait-il tout son temps, devait-il songer même aux illustrations originales du texte, on bien pouvait-il s'en éloigner, etc. ? D'autres choix étaient tout personnels : traduire en vers ? respecter la rime ? respecter le rythme ?

Ici, bien évidemment, c'était le rythme qui semblait essentiel, rythme de comptine, à la fois régulier et contrasté, chaque strophe paraissant bousculer la précédente. Mais la rime, à la réflexion, n'était pas moins importante, qui mettait en rapport des termes a priori parfaitement étrangers : ours et bicyclette par exemple (медведи / велосипед [medvedi/velosiped]), ou lièvres et tramway (Зайчики / в трамвайчике [zaïtchiki /v tramvaïtchike]).

Marion Graf elle-même semblait avoir hésité, sinon changé d'avis en cours de route : si le début de sa traduction suivait le texte pas à pas, elle finissait par s'en détacher pour adopter une forme plus libre, mieux adaptée au fond à la nature des illustrations nouvelles de Yassen Grigorov, et correspondant parfaitement à l'extraordinaire fantaisie de Tchoukovski.

Toutefois, dans l'instant présent, nous n'avions que le texte sous les yeux et finalement fort peu de temps devant nous. Par ailleurs il était question de relever un défi qui, dans l'esprit de l'animateur de l'atelier, se résumait à ceci : transposer au français le système syllabo-tonique de la poésie russe classique, système qui, du reste ne nous est nullement étranger, contrairement à ce que l'on croit trop souvent. Pour témoin ce petit chef-d'œuvre surréaliste qu'est *Dame Tartine*, où une série d'amphibraques succède à quatre vers trochaïques :

Il était une dame Tartine
Dans un beau palais de beurre frais,
La muraille était de praline,
Le parquet était de croquets,
La chambre à coucher
De crème de lait,
Le lit de biscuits,
Les rideaux d'anis

On remarquait au passage que le rythme n'était obtenu qu'au prix du sacrifice des « e » muets, sacrifice auquel on décida de recourir au besoin, comme le firent tous les grands poètes en leur temps.

Ces quelques principes posés, on s'attaqua à la traduction du texte lui-même, à commencer par le titre qui d'emblée posait problème.

Comment rendre l'augmentatif « ище [ichtché] » qui changeait notre cafard — Таракан [Tarakane] — en gros cafard, ou énorme cafard, ou cafard malabar ?...

Deux solutions furent immédiatement formulées, l'une d'inspiration latine : Cafardissime ou Cafardissimo ! que l'on trouva très bon, mais qui

était difficile à reprendre ensuite au vers 20 ; l'autre anglosaxonne : Supercafard, comme calque de Superman.

Le cafard, dans la suite du poème, apparaissant bel et bien aux autres animaux comme un être invincible, doué de pouvoirs extraordinaires, cette dernière proposition fut adoptée d'enthousiasme à l'unanimité, surtout quand on se fut souvenu que le superhéros américain était né en 1933 à la suite de la crise de 1929, soit juste quatre ans après la parution de *Таракануце* [*Tarakanichtché*], en sorte que l'anachronisme était négligeable.

Vinrent ensuite les ours, et tout un cortège d'animaux usant de divers moyens de locomotion.

Sous la plume de Tchoukovski, la rime impose le mode de déplacement des bêtes. Les ours — *medved'* — ne peuvent rouler, en russe, qu'à vélo ! Beaucoup parmi les présents eussent aimé conserver ce joli mot mais le dictionnaire de rimes ne donnait guère en français pour « ours » d'autre terme que « course ». D'où la première solution adoptée, qui était aussi celle de Marion Graf : ours/vélo de course.

Les deux vers initiaux devenaient ainsi :

D'abord viennent les ours
Sur leur vélo de course

Faute de pouvoir placer « vélo », on pouvait aussi recourir à la plus classique « bicyclette », moyennant une légère réorganisation de la strophe :

Des ours viennent en tête
Et tous à bicyclette

Une troisième piste, beaucoup plus originale, mais qu'on ne se risqua pas à explorer davantage, était de chercher un synonyme pour « ours » susceptible de rimer avec vélo. Le mot « plantigrade » fut avancé, qui hélas ne pouvait se déplacer qu'en panier à salade. L'audacieux « plantipède » fut également envisagé un instant, mais non retenu.

La deuxième strophe fut traduite très simplement, dans la foulée, si l'on peut dire :

Derrière eux un chaton
Gambade [galo, trottine, ou ce qu'on voudra] à reculons

En revanche, les moustiques qui suivaient le chat se trouvèrent instantanément changés en moucheron, pour pouvoir voyager en ballon.

Après une brève discussion autour d'une éventuelle baudruche élastique qui aurait pu transporter des moustiques, on décida de s'en tenir à cette petite métamorphose :

Suivi par des moucherons

Cramponnés [suspendus, accrochés...] à un ballon

D'un point de vue rythmique, on s'apercevait déjà que la débandade était complète : il ne restait rien des vigoureux trochées du texte original, sauf en cette troisième strophe. Pour le reste notre version française faisait la part belle aux iambes et aux anapestes. Mais la lecture à haute voix de ce modeste début vint consoler les participants : toutes ces sautes de rythme reproduisaient assez bien le déroulement heurté du texte original.

Rassurés, nous n'eûmes aucune peine à rendre la strophe suivante par :

Derrière eux des langoustines

Sur une chienne qui clopine

L'écrevisse du texte avait certes pris un petit air marin, mais il n'était pas d'autre moyen de faire boitiller la chienne qui lui servait de monture. Une autre idée était d'utiliser le couple « homard/clébard » — elle ne fut pas développée. En revanche on s'accorda à reconnaître que « roquet » ou « cabot » pourrait avantageusement remplacer la trop maladroite « chienne ».

La cinquième strophe fut sans doute celle qui suscita le plus d'interrogations et de commentaires. Les loups chevauchant une jument et les lions en automobiles s'annonçaient bien problématiques, et si l'on parvint néanmoins à deux solutions à peu près satisfaisantes, ce fut pour l'une au prix d'une entorse à la grammaire, pour l'autre grâce à un trait de génie d'un des participants — trait de génie dont l'auteur de ces lignes reste affreusement jaloux. Qu'on en juge :

1^{ère} proposition :

Et des loups sur un cheveu

Et des lions dans une auto

2^e :

Des loups chevauchant une mule,

Des lions en *automobulle*.

Une automobulle ! C'était si simple, pourtant, si évident !

Après pareil exploit, la suite coula de source :

Des lapins

Dans un petit train [en concurrence avec : Dans un train nain]

Sur son balai, un crapaud...

Ils vont, ils roulent et ils rient

Tout en croquant des biscuits

On discuta ici un peu longuement de l'exacte nature des « Пряники [prianiki] », généralement rendus par « pains d'épice », mais que Philippe Reiff, dans son fabuleux *Dictionnaire étymologique russe-français* publié à Saint-Petersbourg en 1835, traduisait également par « croquet ». Au bout du compte, tout le monde se rangea à l'idée de « croquer des biscuits », bien plus naturelle et familière que « mâcher des pains d'épices ».

Et l'on arriva ainsi à la terrible conclusion du passage, dont on s'attacha à conserver le caractère elliptique :

Tout à coup au coin d'une rue

Un énorme malabar

Affreux, roux et moustachu

Un ca-fard !

Un cafard, un cafard, un supercafard !

Conclusion qui enchantait l'assemblée car enfin, tout semblait y être : les rimes, les trochées, et la bestiole infâme.